



**HAL**  
open science

**“ Des touristes étrangers en situation coloniale: le cas  
des hiverneurs en Algérie (1860-années 1900) ”,**

Majid Embarech

► **To cite this version:**

Majid Embarech. “ Des touristes étrangers en situation coloniale: le cas des hiverneurs en Algérie (1860-années 1900) ”, . Annales de l'Est, 2025, numéro spécial 2019, p. 267-280. hal-04895720

**HAL Id: hal-04895720**

**<https://hal.science/hal-04895720v1>**

Submitted on 18 Jan 2025

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Majid Embarech

Maitre de conférences en histoire contemporaine

Université Côte d'Azur - CMMC

### **Des touristes étrangers en situation coloniale : le cas des « hiverneurs » en Algérie (1860 - années 1900).**

Pourquoi s'intéresser à l'étranger, à travers la figure du touriste dans l'Algérie coloniale ? La conquête française à partir de 1830 inaugure en effet un temps de tension perpétuelle, plutôt que de loisirs et de farniente. Réfléchir sur l'étranger nous amène tout d'abord à prendre en compte la complexité de cette notion dans une société où les Algériens musulmans sont considérés comme des étrangers dans leur propre pays. L'Algérie coloniale est en effet une société fondée sur « une cascade de mépris » - pour reprendre l'expression utilisée par Condorcet dans sa définition de la société française d'Ancien Régime - et structurée, à la veille de la guerre d'indépendance, en 1954, par une hiérarchie de groupes inégaux<sup>1</sup>. Les touristes et hiverneurs étrangers, s'ils sont juridiquement des étrangers, sont néanmoins plus proche, du fait de la situation coloniale<sup>2</sup>, des Européens d'Algérie que des populations arabo-berbères, assignées à un statut de colonisés. Nous pouvons dès lors les caractériser par une forme de position hybride, celle d'un étranger qui n'est « ni français, ni indigène », à la fois proche et éloigné des observateurs qui le décrivent. Quel type de regard -amicale ou hostile- ces derniers portent-ils sur des étrangers venus en Algérie pour des raisons touristiques ? Plus globalement, le touriste étranger peut-il être considéré comme un « ami » de la France dans le cadre de sa présence coloniale en Algérie ?

Fondée sur une démarche essentiellement qualitative, notre réflexion se fonde principalement sur des sources imprimées, il s'agit principalement d'une dizaine de récits de voyageurs, dont certains sont des acteurs de la colonisation (artiste, médecin, militaire, parlementaire). Pour le XIX<sup>e</sup> siècle, les récits de voyages se sont révélés de première utilité. Nous nous sommes ainsi particulièrement intéressés aux récits de ceux qui ont accompli leur « métier de touriste<sup>3</sup> ». Nous disposons d'une seule source officielle, il s'agit d'un dossier du ministère de l'intérieur et de la guerre disponible au centre des archives d'outre-mer d'Aix-en-Provence (CAOM). Nous avons écarté des sources utilisées d'ordinaire pour l'étude de l'histoire du tourisme comme les revues de propagande touristique, car elles contiennent peu d'informations sur les étrangers et recensent principalement les centres d'intérêts et les sites remarquables. Le choix d'axer notre réflexion sur la vision d'auteurs principalement métropolitains s'explique par la quasi-inexistence de description des étrangers au XIX<sup>e</sup> siècle par les auteurs pieds-noirs. Nous relevons notamment l'absence de mention des étrangers dans

---

<sup>1</sup> Cette hiérarchisation est décrite dans Gilles MANCERON, Hassan REMAOUN, *D'une rive à l'autre. La guerre d'Algérie de la mémoire à l'histoire*, Paris, Syros, 1993, p. 15-40.

<sup>2</sup> Nous reprenons ici la notion de situation coloniale, définie par Georges Balandier, comme dominée par une société européenne minoritaire démographiquement et majoritaire sociologiquement, dans laquelle s'inscrivent les touristes étrangers européens. La relation entre colonisé et colonisateur se joue sur une gamme large et complexe de mode, n'empêchant pas les « points de contact » entre touristes étrangers et colonisés par exemple. Georges BALANDIER, « La situation coloniale : approche théorique », *Cahiers internationaux de sociologie*, 2001, (1951), n°110, p. 10-11. Voir aussi Emmanuelle SAADA, « La situation coloniale vue d'ailleurs : regards croisés transatlantiques », *Cahiers internationaux de sociologie*, 2001, n°110, p. 6.

<sup>3</sup> Colette ZYTNIICKI, « Faire son métier de touriste dans l'Algérie coloniale de la Belle Époque », dans Fabienne LE HOUEROU (dir), *Périple au Maghreb. Voyages pluriels de l'Empire à la postcolonie XIX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, L'Harmattan, p. 25-44.

les romans les plus lus de la littérature algérienne populaire de l'époque. C'est le cas en particulier dans l'ouvrage de Paul Achard, *Salaouetches*<sup>4</sup> ainsi que dans le roman d'un écrivain algérois connu sous le pseudonyme de Musette, *Cagayous*<sup>5</sup>. Nous avons néanmoins intégré dans notre corpus quelques auteurs britanniques<sup>6</sup>, ceux-ci donnent des précisions utiles sur leurs compatriotes (nombre, types d'activités pratiquées etc...) et leurs conditions de séjours (avantages climatiques et bienfaits pour la santé). À cet égard, les étrangers les plus souvent décrits sont essentiellement des touristes européens (Allemands, Britanniques, Scandinaves, Russes) ; les Britanniques représentant le groupe le plus souvent mentionné, en raison notamment d'un contexte spécifique sur laquelle nous reviendrons ultérieurement.

L'historiographie du fait touristique est relativement récente<sup>7</sup>, quant au tourisme colonial, il est devenu un objet d'étude significatif depuis une dizaine d'année environ<sup>8</sup>. Dans les années 1870 et 1880, Alger devient un centre d'hivernage prisé par la bonne société internationale, avant d'être éclipsée par Biskra, située aux portes du Sahara<sup>9</sup>. Le tourisme, loin d'être un élément superficiel, est donc inscrit au cœur de la situation coloniale. Il permet de justifier la présence impériale auprès des étrangers, dans un contexte de « première mondialisation<sup>10</sup> ». Dès la Belle Époque, les principaux acteurs de la société coloniale s'engagent dans le développement de ce mouvement : les autorités coloniales comprennent assez vite tout le parti qu'elles peuvent tirer de cette activité. Les voyageurs doivent rapporter de leur périple le souvenir de l'action « positive » de la France dans ces territoires nouvellement conquis.

Le développement du tourisme en Algérie s'inscrit donc dans un mouvement global, qui implique dès l'origine une dimension cosmopolite. Les hiverneurs étrangers qui séjournent à Alger ou à Biskra sont les mêmes qui fréquentent la Côte d'Azur, la Riviera italienne, l'Égypte ou d'autres lieux à la mode à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. La figure de l'étranger s'insère ici pleinement dans un système impérial dans lequel s'inscrit le tourisme. Les idées y circulent d'un point à l'autre et des réseaux s'y établissent. Il s'agit en particulier des réseaux politiques de fonctionnaires français qui vont d'un endroit de l'empire à l'autre et des réseaux économiques constitués par les grandes sociétés de transport.

---

<sup>4</sup> Paul ACHARD, *Salaouetches, évocation pittoresque de la vie algérienne vers 1900*, Paris, Balland, 1972, 287 p.

<sup>5</sup> Auguste ROBINET, *Cagayous*, Paris, Lafont, 1979, 72 p. Robinet relate la vie d'un personnage représentant un habitant du quartier populaire de Bab el-Oued au début du XX<sup>e</sup> siècle.

<sup>6</sup> Il s'agit des auteurs suivants : Georges WINGROVE, *Conquest and Colonisation in North Africa*, Londres, Kessinger Publishing, 1860 (2010), 264 p. ; Alfred MITCHELL, *Alger, son climat et sa valeur curative*, Tissier, Alger et Paris, 1857, 85 p. ; Roy DEVEREUX, *Aspects of Algeria, Historical, Political, Colonial*, Londres, Forgotten books, 1912, 374 p.

<sup>7</sup> Sur l'histoire du tourisme mais aussi des loisirs, voir en particulier : Marc BOYER, *Histoire de l'invention du tourisme*, Paris, Éditions de l'Aube, 2000, 160 p. ; Catherine BERTHO-LAVENIR, *La roue et le stylo. Comment nous sommes devenus touristes*, Paris, Odile Jacob, 1999, 138 p. ; Alain CORBIN, *L'avènement des loisirs. 1850-1960*, Paris, Aubier, 1995, 472 p.

<sup>8</sup> Sandrine GAMBLIN, « Thomas Cook en Égypte et à Louxor : l'invention du tourisme moderne au XIX<sup>e</sup> siècle », *Téoros*, 2006, n° 25-6, p. 19-25 ; Martin ANDERSON « The development of British tourism in Egypt, 1815 to 1850 », *Journal of Tourism History*, 2012, vol. 4, p. 259-279.

<sup>9</sup> Biskra où l'on peut se rendre, dès les années 1880, par wagons-lits à la saison d'hiver trois fois par semaine. De nombreux hôtels s'y sont construits ainsi qu'un casino dont les publicités vantent les « salons de conversation et de jeu » et « les danses indigènes ». Pour les hiverneurs sont également organisées des courses de chevaux et de chameaux, des fantasias et des parties de chasse. Et au début du XX<sup>e</sup> siècle, les touristes anglais sont d'autant plus friands du site que le romancier Robert Hitchens en a fait le décor de son best-seller *The Garden of Allah* (1904).

<sup>10</sup> Suzanne BERGER, *Notre première mondialisation : leçons d'un échec oublié*, Paris, Le seuil, 2003, 96 p.

## 1. Des amis hiverneurs ? La quête d'un climat favorable dans un contexte d'expansion.

### 1.1. Les facteurs et le contexte

Si, en 1859, le « séjour hivernal en Afrique » est presque toujours encore synonyme de « séjour au bord du Nil », quelques hiverneurs tiennent à faire connaître Alger, jusque-là ignorée, malgré sa proximité. Dès les années 1860, puis surtout dans la décennie suivante, il est de bon ton de quitter l'Europe des frimas pour des destinations prisées. Alger, que les visites en grande pompe de Napoléon III en septembre 1860 et mai-juin 1865 ont fait connaître, devient sous la III<sup>e</sup> République une destination de plus en plus fréquentée. Le règne de Napoléon III marque en effet une étape importante car il est anglophile et souscrit aux idées libre-échangistes de l'Angleterre en signant le traité de commerce de 1860<sup>11</sup>. C'est donc ici le pouvoir politique qui, vis-à-vis des Anglais, impulse une dynamique de rapprochement et de promotion du tourisme, qui va s'intensifier en raison d'autres facteurs.

La prospérité croissante en Angleterre, la paix qui suivent la guerre de Crimée, les progrès des transports, le développement d'une industrialisation produisant une fumée néfaste aux tuberculeux, et également le désir d'échapper au carcan des conventions sociales victoriennes, poussent les Anglais à la santé délicate à quitter leur pays. La fin des années 1850 voit naître une floraison de récits de séjours en Algérie, qui sont pour la plupart rédigés par des médecins ou des pasteurs britanniques, ces derniers louant le climat nord-africain et incitant leurs compatriotes à s'installer à Alger<sup>12</sup>.

### 1.2. Comptabiliser les hiverneurs étrangers.

La communauté la mieux connue est celle des Anglais, le groupe le plus nombreux<sup>13</sup>. Nous ne disposons pas de statistiques précises, car les immatriculations consulaires ne débutent qu'en 1871, et certains recensements, comme celui de 1866, sont effectués en été alors que les hiverneurs, qui se comparent volontiers aux hirondelles, ne séjournent en Algérie que du début d'octobre à la fin d'avril. Nous donnons ici, arrondis, les chiffres des principaux recensements : 1 500 en 1833, 1 800 en 1836, 3 000 en 1841, 7 000 en 1845, 6 800 en 1851 et 1856, 8 500 en 1861, 10 500 en 1866, 11 500 en 1872, 14 000 en 1876<sup>14</sup>. Par leur nombre, les Maltais viennent loin derrière les autres immigrants méditerranéens et leurs arrivées se ralentissent vite. En 1853, on dénombre 2 048 Anglo-Maltais dans la province d'Alger, dont 155 Anglo-Irlandais. Pour la province d'Oran, les chiffres sont respectivement 232 et 105, et pour celle de Constantine, 3 456 (principalement à Bône) et 96.

Juste avant la Première Guerre mondiale, les effectifs de la colonie anglaise d'Alger semblent stationnaires, car, bien que cette ville continue à jouir d'une bonne réputation comme

---

<sup>11</sup> Gabrielle CADIER, « Les conséquences du traité de 1860 sur le commerce franco-britannique », *Histoire, économie et société*, 1988, n°3, p. 355-380.

<sup>12</sup> Voir Georges WINGROVE, *Conquest and Colonisation in North Africa*, Kessinger Publishing, 1860 (2010), introduction et p. 12 ; le médecin le plus lu fut Arthur MITCHELL, *Alger, son climat et sa valeur curative*, Tissier, Alger et Paris, 1857, p. 60-75.

<sup>13</sup> Jacques REDOUANE, « La présence anglaise en Algérie de 1830 à 1930 », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, 1984, n° 38, p. 15-36.

<sup>14</sup> René RICOUX, *La démographie figurée de l'Algérie, étude statistique des populations européennes qui habitent l'Algérie*, 1880, Paris, Masson, tableau p. 35.

station climatique<sup>15</sup>, le flot des nouveaux hiverneurs se tarit au profit de Biskra, mis encore plus à la mode par le best-seller du romancier anglais Robert Hitchens *The Garden of Allah* (1904). Selon un observateur anglais, Roy Devereux, le nombre de ses compatriotes établis en Algérie aurait baissé quand la loi de 1889 a naturalisé automatiquement les enfants nés en Algérie de parents étrangers<sup>16</sup>. Cette explication nous semble sujette à caution et nous préférons attribuer la désaffection relative des Anglais à la crainte des épidémies, comme nous l'avons vu précédemment pour la période 1881-1888.

### 1.3. Le touriste étranger : un visiteur d'élite.

Le guide *Joanne* fournit quelques indications pratiques sur les conditions de séjour des hiverneurs étrangers. En 1874, la traversée en troisième classe coûte 14 francs. À Alger, le prix du séjour varie de 20 à 25 francs par jour (le salaire quotidien moyen y est alors de 3 à 4 francs). Vers 1911, il n'a pas varié mais les salaires ont triplé. Il existe une agence, l'*English House Agency*, rue du Hama, qui communique gratuitement tous les renseignements qu'elle a pu se procurer sur les appartements meublés et les maisons de campagne. Elle se charge, moyennant une rétribution modeste, de toutes les démarches relatives à la location : prix des loyers, bail, inventaire<sup>17</sup>. La richesse de ces hiverneurs tombe comme une manne sur les Algérois. En 1880, Charles Jourdan signale que les hiverneurs étrangers n'hésitent pas à payer 1 000 à 1 500 francs la location mensuelle d'une villa qu'ils occupent sept à huit mois durant. Lorsqu'ils achètent une villa, c'est à un prix très élevé et chaque année, les voituriers leur louent 60 grandes calèches à raison de 500 francs par mois, ce qui représente au terme de la saison, un revenu de 250 000 à 300 000 francs<sup>18</sup>.

Alger devient une destination prisée, non seulement des Français et des Anglais mais aussi des Prussiens, Polonais, Russes et Suisses. Et ce n'est pas un hasard si Karl Marx, parmi bien d'autres, devant soigner une bronchite chronique, séjourne à la pension *Victoria*, du 20 février au 2 mai 1882, d'où il souligne que le panorama est « enchanteur » tout comme l'air et la végétation, qui forment selon lui un « merveilleux mélange européen-africain »<sup>19</sup>. Alger reçoit des touristes étrangers de marque. Dans une lettre du 28 mars 1895, le gouverneur général Jules Cambon informe le ministre de l'intérieur qu'il ne faut pas ébruiter les cas de choléra signalés à Alger, en raison de la présence des grands-ducs de Russie, Georges et Nicolas<sup>20</sup>. Parmi les autres visiteurs illustres, mentionnons Édouard VII et la reine Alexandra en 1905<sup>21</sup>, ainsi qu'une autre Écossaise, Madame Arthur, petite-fille de Sir Peter Coates. Cette dernière devient la reine de la colonie britannique : dans sa villa de *Djenan-el-Mufti* de Mustapha, restaurée par

---

<sup>15</sup> Les nombreux ouvrages du Dr Alfred Gubb (qui exerce l'hiver à Alger et l'été à Aix-les-Bains), en témoignent : Alfred GUBB, *Algiers as a Winter Resort and its therapeutical indications together with Notes on Hammam-R'irba and Biskra*, 1908, Londres, Baillière Tindall and Cox, p. 21-36.

<sup>16</sup> Roy DEVEREUX, *Aspects of Algeria, historical, political, colonial*, Londres, Forgotten books, 1912, p. 17. Les hiverneurs n'ayant souvent plus l'âge de procréer, le problème ne se pose réellement que pour les Maltais, qui se voient parfois brutalement appeler sous les drapeaux français.

<sup>17</sup> Charles DEPREZ, *L'hiver à Alger*, Alger, Challamel, 1861, p. 2-10 ; *Menus propos sur Alger*, Alger, Molot et Cie, 1864, p. 39-41.

<sup>18</sup> Charles JOURDAN, *Croquis algériens*, Paris, Quantin, 1880, p. 73.

<sup>19</sup> René GALLISSOT, « Marx et l'Algérie », *Le Mouvement social*, n° 71, 1970, p. 39-63.

<sup>20</sup> Archives nationales d'outre-mer, (ANOM 80 F), 1739. Il s'agit des archives du ministère de la guerre et de l'intérieur, en particulier des services ayant eu en charge l'Algérie et concernant la conquête, la colonisation, la politique intérieure et extérieure, nous renvoyons en particulier au dossier sur les épidémies de peste et de variole (1893-1899).

<sup>21</sup> Pierre DARMON, *Un siècle de passions algériennes, une histoire de l'Algérie coloniale*, Paris, Fayard, 2009, p. 486.

l'architecte Bucknall, elle collectionne les objets d'art orientaux et fait de son parc l'un des plus beaux de tout Alger<sup>22</sup>.

## 2. Des étrangers dans la société coloniale algérienne

### 2.1. Une microsociété à l'écart ?

La colonie anglaise s'enferme dans une grande discrétion à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle alors qu'elle forme la colonie étrangère la plus importante, celle dont la présence fut la plus continue, si on la compare à la sporadique présence polonaise, ou à la brève présence des Russes dans les années 1920. Nous ne prenons pas en compte ici les colonies de peuples méditerranéens, ou celles des Suisses, Belges et Allemands, colonies qui n'ont rien de commun avec la colonie anglaise, dans la mesure où leurs membres avaient été chassés d'Europe par la misère. Les Anglais arrivent suivis de leur domesticité et parfois, de leur médecin personnel. Leur première visite est pour le consul, après quoi ils louent une voiture à deux chevaux, qu'ils ne quittent pas avant d'avoir trouvé leur lieu de résidence. Ils mènent alors une vie faite de mondanités et de plaisirs. Ils font leur shopping dans leurs boutiques, chez *Vitali-Franses* ou *Pohoomull Brothers*. L'épicerie *Lawson et Lefébure* ne désemplit pas et le salon de thé *La maison fille* est très apprécié pour son « *afternoon tea* »<sup>23</sup>.

Après les années 1850-1860, les hiverneurs se replient graduellement sur leurs villa de Mustapha afin de vivre en vase-clos, ces touristes fortunés étant avant tout occupés à aménager leurs habitations selon les canons du confort anglais<sup>24</sup>. Comme la colonie n'a pas d'attaches profondes avec l'Algérie, sa première réaction, lors de la Première Guerre mondiale, puis lors de la récession des années 1930, fut de quitter le territoire, bien que certains Anglais, issus souvent de classe sociale moins élevée et qui ont monté des affaires en Algérie, y soient restés. Enfin, la grande discrétion de la colonie anglaise provient aussi du fait qu'elle n'entretient pas toujours avec sa métropole des liens suffisamment étroits, même si elle éprouve toujours un fort attachement sentimental pour son pays d'origine. En effet, elle compte dans ses rangs beaucoup de malades et de convalescents, des personnes qui ont longtemps séjourné en Inde (donc dans un milieu lui aussi replié sur lui-même), d'autres qui partagent leur temps entre Alger l'hiver et une station climatique française, suisse ou allemande l'été, et enfin des retraités ou des semi-retraités. Cette discrétion n'est pas seulement dictée par le souci de se comporter en « gentlemen » et en « ladies », elle provient aussi d'un désir évident de rester entre « vrais Britanniques », dans une microsociété qui, si elle consentait à recevoir les gentlemen d'Amérique du Nord, considère les Maltais - pourtant sujets britanniques mais trop différents par leur milieu, leur religion et leurs coutumes- au mieux que comme des parvenus. Cette discrétion, remarquée par un certain nombre de voyageurs, rend difficile l'établissement d'une

---

<sup>22</sup> Elizabeth Winthrop Coats (1857-1923) épouse Thomas Glen « Jim » Arthur (1857-1907) qui gère la firme familiale à Glasgow avant de venir hiverner à Alger, à partir de 1895. Malgré la mort de son mari, puis celle de son fils, pendant la guerre, madame Arthur continue à recevoir ; Robert HITCHENS, *Yesterday*, Cassel, Londres, 1947, p. 274-277 ; *L'Écho d'Alger*, 5 mai 1929, « Le comité du vieil Alger à la villa Arthur ». La villa Arthur suscite l'admiration des membres du comité du vieil Alger.

<sup>23</sup> P. DARMON, *op. cit.*, p. 488.

<sup>24</sup> Ces Anglais semblent afficher une souveraine indifférence pour la société locale, si l'on en juge par le type présenté par Louis Bertrand dans son roman, Louis BERTRAND, *Pépète le Bien-aimé*, Arthème Fayard, Paris, 1909 p. 104-121. L'Anglaise, entourée de serviteurs chamarrés d'or dont elle fait ses amants, trop grande, rousse et légèrement excentrique de surcroît, est aperçue de loin. Mais, même si elle correspond en partie aux clichés livrés par la plume de Charles Jourdan dans *Croquis algériens* (1880), et se veut le reflet de l'image populaire que la société locale française se fait des Anglais, elle ne représente pas vraiment la colonie anglaise. Un seul détail suffit à le montrer : l'auteur ne la fit pas habiter Mustapha, mais Saint-Eugène.

catégorisation ami/ennemi.

## 2.2. Étrangers et « Algériens musulmans ».

Le rapport des étrangers aux populations arabo-berbères est un élément prégnant qui va influencer la vision que les auteurs français ont de ces visiteurs. En effet, la ségrégation avec les populations « indigènes » constitue une clé de voûte de l'ordre colonial. Être considéré comme ami implique, pour la plupart des auteurs consultés, de ne pas remettre en cause - du moins trop visiblement - la barrière séparant les Européens des populations colonisées. À cet égard, nous observons une relative discrétion dans l'intérêt que les hiverneurs portent aux Algériens musulmans, qui est peut-être le résultat d'un manque de curiosité véritable. Une fois révolues les années 1840, période où certains Européens, particulièrement les Anglais admirent un personnage comme Abd-el-Kader<sup>25</sup>, les Algériens devinrent des types raciaux (le Maure, le Kouloughli, le Kabyle, le Biskri) souvent assimilés aux éléments du décor exotique et servant de prétexte à des descriptions pittoresques. Après 1880 environ, plus rien ne pousse d'ailleurs la colonie des villas à sortir de chez elle, car les Français sont devenus moqueurs ou critiques à l'endroit des représentants de la « perfide Albion »<sup>26</sup>.

L'ouvrage du docteur Amédée Maurin, comme beaucoup de livres sur l'Algérie, regorgent de détails sur les maisons d'Alger, bariolées de lanternes vénitienes, couvertes d'étoffes aux couleurs vives et garnies de tapis moelleux sur lesquels les danseuses soulèvent l'enthousiasme des étrangers : « la danse des Mauresques a beaucoup de caractère et agit voluptueusement sur le système nerveux. C'est la représentation des attitudes de Vénus livrée aux entraînements de la passion »<sup>27</sup>.

Le médecin explique que les contorsions des danseuses aissaouas, dans leurs spectacles de nuit aux danses pleines de symboles inaccessibles aux Européens, dédaignées par les Français d'Algérie, fascinent les Anglais. Paul Bourde évoque lui, des « étrangers intrépides », prêts à supporter deux jours de diligence dans la chaleur pour goûter aux charmes de Biskra. La propension des étrangers à sortir du cadre des frontières coloniales séparant les colonisés des Européens est relevée par certains auteurs. Ces comportements suscitent généralement la réprobation des voyageurs métropolitains, qui souscrivent tous implicitement ou explicitement à l'ordre colonial français imposé en Algérie. Ainsi, le général Donop, qui visite Biskra en 1907, relève que les Anglaises apprécient de se rendre dans le quartier des Nailiennes où des femmes exécutent des danses suggestives et lascives ; il dénonce l'attitude de ces « Anglaises effilées, de tout âge, à la face impassible ; de vertueuses misses, aux yeux en apparence indifférents qui visite ce quartier devenu célèbre, véritable sentine de Sodome et Gomorrhe »<sup>28</sup>. Ces remarques ne vont cependant pas jusqu'à considérer les hiverneurs comme un ferment de désagrégation de l'ordre colonial : elles traduisent tout au plus une forme d'agacement, ces comportements étant mis avant tout sur le compte d'une excentricité des mœurs ou d'un esprit de provocation de touristes oisifs.

---

<sup>25</sup> Chef religieux et militaire (1808-1883) qui mène une lutte contre les Français dans les années 1830 et 1840. Il est définitivement défait en 1847 et se rend au général de Lamoricière. Il part ensuite en captivité en France puis en exil à Damas.

<sup>26</sup> Ch. JOURDAN, *op. cit.*

<sup>27</sup> André MAURIN, *La saison d'hiver en Algérie*, Paris, Masson, 1873, p. 177-179.

<sup>28</sup> Raoul-Marie DONOP, *Lettres sur l'Algérie (1907-1908)*, Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1908, p. 221.

### 3. Des étrangers ni vraiment ami, ni vraiment ennemi ?

#### 3.1. Une situation politique internationale peu déterminante.

Les hiverneurs ont souvent perdu contact avec les grands courants de pensée qui agitent le monde intellectuel, économique ou politique dans leur pays d'origine. Ils ne cherchent donc pas à faire preuve d'activité pour propager ces mêmes courants idéologiques ou intellectuels, à l'image des hiverneurs Anglais. Nous constatons en effet que ces derniers n'influent nullement sur les relations franco-algéro-anglaises, même lorsque l'Entente cordiale de 1904 modifie profondément la politique africaine et nord-africaine des deux puissances<sup>29</sup>. Certaines personnalités étrangères comme Mme Arthur ont contribué, sinon à un rapprochement, du moins au développement des liens d'amitié et de coopération. Ainsi, le mari de Mme Arthur, est décoré de la Légion d'honneur en 1905, et le gouvernement général décrète, le 15 octobre 1917, que le nom de Madame Arthur serait donné à un centre de population prévu près de Berrouaghia, en reconnaissance du don qu'elle a fait d'une propriété en Algérie, le 17 août 1915.

La plupart des observateurs ne considèrent pas les étrangers hiverneurs comme des individus hostiles à la France et à sa présence en Algérie. Une partie des sources fait état d'une forme de suspicion et d'incompréhension, qui touche aux mœurs et aux pratiques de ces étrangers de passage. Nous observons que certaines remarques négatives concernent les étrangers installés définitivement en Algérie. C'est le cas par exemple de Joseph Fontanes, auteur d'un guide touristique sur Biskra. Il relève que dans la ville européenne de Biskra se sont implantés environ 150 colons, qui constituent un mélange « d'individus de nationalités douteuses »<sup>30</sup>. Aucune source ne relève que ces visiteurs constituent des « ennemis » au sens propre du terme, y compris ceux ayant la nationalité de pays qui ont été en conflit avec la France. Les considérations politiques semblent absentes des observations de la plupart des sources que nous avons consultées. En 1879, Paul Bourde évoque des touristes intrépides, que deux journées de diligence n'effraient pas, et qui descendent, à raison de 500 à 600 francs par saison, à l'hôtel Sahara, vaste palace très prisé des Anglais, des Allemands et des Hollandais<sup>31</sup>. Le général Donop explique que l'un des fils du général Moltke, n'ayant pas trouvé de place fit un « tapage effroyable », s'imaginant que l'hôtelier veut par ce refus prendre une revanche sur Sedan<sup>32</sup>.

#### 3.2. L'anglophobie : un topos du regard métropolitain.

La manie des Anglais pour les objets mauresques suscite de nombreux trafics : tapis du Levant fabriqué à Lyon, étoffes rares de Constantinople, armes du Maroc et de Syrie façonnées à Liège, coffrets arabes incrustés de nacre provenant du faubourg Saint-Antoine. Les Anglais, pour beaucoup d'observateurs, donnent à la ville un air de gaieté :

« Les routes, où l'on ne voyait courir qu'à de rares intervalles quelques maigres attelages, sont sillonnées par des équipages et par les joyeuses cavalcades où les jeunes miss étalent avec sans gêne leurs toilettes excentriques. Les bêtes sont superbes, les harnais irréprochables... ».

---

<sup>29</sup> Sur la portée réelle de ce rapprochement franco-britannique : François CROUZET « L'Entente cordiale : réalités et mythes d'un siècle de relations franco-britanniques », *Études anglaises*, 2004, tome 57, p. 310-320.

<sup>30</sup> Joseph DE FONTANES, *Deux touristes en Algérie-Nédjéma-*, Paris, Calmann Lévy, 1879, p. 57.

<sup>31</sup> Paul BOURDE, *À travers l'Algérie : souvenirs de l'excursion parlementaire (septembre-octobre 1879)*, Paris, G. Charpentier, p. 134.

<sup>32</sup> R.-M. DONOP, *op. cit.*, p. 221.

Le regard porté sur les anglaises est marquée par une forme d'anglophobie, assez courante à l'époque<sup>33</sup>. Ce sentiment n'est pas un phénomène nouveau<sup>34</sup> et il semble qu'il relève davantage dans nos sources de la réaction épidermique que d'une constante de fond. En témoigne cette description que fait Charles Jourdan des dames anglaises :

« Tailles plates, mains osseuses, bouches démesurées faites pour mettre les baisers en déroute [...] Et quels ajustements ! Quelles tenues ! Quelles couleurs discordantes ! Ce pied, un peu long et mal cambré, pourrait encore dire quelque chose dans une fine bottine ; mais ces grands souliers plats, aux talons insignifiants, voyez sa triste mine ! Et cette taille carrée, cette poitrine absente, pensez-vous qu'un corset intelligent n'aurait pu en tirer un parti quelconque ? »<sup>35</sup>

*Bilan : que reste-t-il des « hiverneurs étrangers » ?*

En conclusion, nous considérons que les hiverneurs étrangers, particulièrement la colonie anglaise, bien que de plus en plus discrets, occupent une place singulière dans la société coloniale algérienne. Leurs interactions limitées avec la société coloniale s'expliquent par leur lieu d'élection : la majorité se cantonne vite à Alger, presque exclusivement à St-Eugène, puis à Mustapha-El Biar, ne la quittant à l'occasion que pour des séjours rituels à Hammam-Righa, puis Biskra. Par sa nature même, la colonie d'hiverneurs étrangers, peu séduite par les tentations de la colonisation en Algérie, ne fut pas liée à la terre, et donc au pays, au contraire de certaines communautés d'Européens venus en Algérie pour des raisons principalement économiques. Elle ne fut donc jamais en contact étroit avec le peuple algérien, ce dont témoignent les auteurs britanniques au sujet de leurs compatriotes. Formée principalement d'hiverneurs oisifs et fortunés, de personnes issues de la meilleure société ou de la haute bourgeoisie, ces étrangers n'entendent pas s'abaisser à lier des relations significatives avec les Européens d'Algérie et encore moins avec les populations arabo-berbères colonisées. Ils ne mettent jamais en tension le système colonial et ne révèlent en tout cas aucune de ses contradictions. En ce sens, il apparaît clairement que nos sources ne les considèrent ni comme des amis, ni comme des ennemis. Ils se situent donc dans une situation intermédiaire, à la fois associés en tant qu'Européens aisés partageant les codes de la société européenne dominante<sup>36</sup>, mais en même temps dissociés - en tant que non-nationaux - de l'« œuvre française ». Ils sont dès lors porteurs d'une altérité que même le prisme colonial ne semble pas avoir réussi à effacer significativement.

---

<sup>33</sup> Fabrice SERODES, *Anglophobie et politique. De Fachoda à Mers el-Kébir*, Paris, L'Harmattan, 2010, 280 p.

<sup>34</sup> Claude NORDMANN, « Anglomanie et anglophobie en France au XVIIIe siècle », *Revue du nord*, n°261-262, 1984, p. 787-803.

<sup>35</sup> Ch. JOURDAN, *op. cit.*, p. 164-170.

<sup>36</sup> G. BALANDIER, *op. cit.*, p. 10-15.